

noncer ici un nom qui m'est bien cher, d'exprimer devant vous mes regrets pour ce noble talent d'Auguste Brizeux, dont vos suffrages ont plus d'une fois couronné l'élégance et la chaste vigueur ?

« Plus jeune que l'auteur de *Marie*, Alfred de Musset a disparu le premier. Il était venu rendre à la poésie française ces cordes légères qui lui donnaient jadis son charme le plus apprécié et peut-être le plus naturel. La nouvelle école s'était fait un domaine plus grave; elle était volontiers, religieuse et contemplative. Mais l'esprit français éprouvait, sans doute, de cette parole enthousiaste et solennelle, une vague lassitude; il songeait à s'en distraire avec une muse plus vive, plus facile et plus variée. Le nouveau venu, sous mille traits passionnés ou rêveurs, allait nous rendre ce fin sourire qui tempère les émotiens sérieuses en leur laissant leur sincérité.

Encore écolier par l'âge au moment de ses débuts, il songea vite à témoigner de son indépendance par les caprices de son audacieuse prosodie.

M. de Laprade glisse naturellement sur des œuvres que la morale réprouve et termine par indiquer un retour au bien dans les dernières poésies de l'homme dont on lui a imposé le panégyrique.

« A cette âme, capable d'un tel essor et d'une intention si droite, un secours lui a été refusé dont les plus forts et les plus sages ont besoin, le souffle et l'appui d'une époque moins incertaine, la lumière d'une conscience publique. Soutenu par une tradition plus pure et mieux affirmée, il eût franchi le dernier degré qui le séparait encore des croyances nécessaires aux grandes inspirations. Là il aurait pris des forces pour l'œuvre nouvelle si glorieusement commencée avec les *Nuits* et *l'Espoir en Dieu*.

« Un autre témoignage nous reste de tout ce qu'il a fait, de tout ce qu'il a souffert pour mériter cette faveur si rare d'une transformation et d'une veine ravivée. Déchirant témoignage et plus irrécusable dans sa courte simplicité que cette prière même de *l'Espoir en Dieu* ! Tout le monde a lu avec émotion ce sonnet trouvé à côté de son lit après une nuit de douleur et qui s'est gravé dans la mémoire de ses amis comme un testament. Son effusion dernière, c'est une pensée religieuse et une larme :

J'ai perdu ma force et ma vie,  
Et mes amis et ma gaieté :  
J'ai perdu jusqu'à la fierté  
Qui faisait croire à mon génie.  
Quand j'ai connu la vérité,  
J'ai cru que c'était une amie ;  
Quand je l'ai comprise et sentie,  
J'en étais déjà dégoûté.

Et pourtant elle est éternelle,  
Et ceux qui se sont passés d'elle  
Ici-bas ont tout ignoré.  
Dieu parle, il faut qu'on lui réponde,  
Le seul bien qui me reste au monde  
Est d'avoir quelquefois pleuré.

« Ainsi, dans sa première effervescence, ce libre et charmant esprit a choisi pour son domaine la fantaisie et la passion; il a raillé, du fond de sa voluptueuse indifférence, tous les enthousiasmes sévères; il est entré dans la poésie avec toutes les grâces hardies, avec toute l'impétuosité de l'adolescence. Un prompt succès l'encourage dans sa voie. Et le voilà qui, malgré tout, par la seule pente de sa noble nature, arrive à se faire un tourment des grandes questions dont il avait souri. Il dévoile du même coup ses souffrances mortelles et son espoir infini, et semble terminer son œuvre et sa vie par cette sublime et navrante confession. Il a dit vrai dans ce cri de l'âme ! Son plus grand bien, sa plus grande gloire, peut-être, est dans cette larme sacrée qui nous livre son plus intime secret et dont la pureté rejailit sur son œuvre toute entière. Noble douleur qu'il laissa tant de fois éclater et qu'il appelle avec tant de justesse; le tourment de l'infini ! »

M. Vitet explique ainsi les titres de M. de Laprade au choix de l'Académie, et tire le meilleur parti possible du contraste entre l'ancien et le nouvel occupant du fauteuil qui vient de trouver un maître.

« Monsieur, lorsque, dans un concours de poésie, l'Académie rencontre un esprit élevé, sérieusement amoureux de l'art des vers, peu jaloux de succès faciles, et dès ses premiers pas dévoué sans retour au culte désintéressé du beau, ne croyez pas qu'elle se contente de lui donner une couronne; elle a déjà plus d'ambition pour lui. Comme une mère de famille qui presse et observe les chances, même lointaines, d'une alliance assortie, elle suit des yeux son lauréat, et, lorsque des victoires nouvelles, toujours dignement achetées, l'ont mûri pour un plus grand honneur, elle se l'associe avec joie; le lien secret qui l'unissait à elle devient une adoption publique.

« C'est ce chemin, Monsieur, qui vous a conduit parmi nous.

« Vous n'étiez pas seul à le suivre; quelques dignes émules se pressaient sur vos pas. Même en ce temps de sommeil et de prose, tout feu sacré n'est pas éteint, et la lyre se fait entendre encore. Ce n'est plus, comme il y a trente ans, la grande voix des renommées populaires qui proclame les poètes: ces noms que la foule connaît qui volent en tous lieux comme des noms de rois ou de capitaines, la mort nous les enlève, il ne nous en vient plus; mais nous prêtons l'oreille à ceux que nous apporte l'écho de quelques oasis, où les adorateurs de l'art et de la peinture brûlent encore

un pur encens. C'est là que s'est formée cette pure phalange dont vous êtes le précurseur. Pourquoi faut-il que dans ses rangs, à la joie de votre triomphe, se soit si promptement mêlé un deuil inattendu? Vous avez exprimé, Monsieur, des regrets que nous partageons tous. Ce nom de Brizeux, qui vous est cher, avait déjà, dans cette enceinte, noblement retenti, et quand l'heure serait venue de rendre un nouvel hommage aux chastes muses, aux aspirations d'un talent noble et pur, nos rangs, j'en ai la confiance, se seraient ouverts à l'auteur de *Marie*. Sans être de même école, vous étiez de même famille. Ses vers exhalent comme les vôtres un parfum de candeur; comme vous, il se pénétrait d'un religieux amour au spectacle de la nature. L'horizon seul différait entre vous de profondeur et d'étendue; tout l'univers était pour lui dans sa Bretagne; pour vous, votre Bretagne, c'est l'univers entier.

« N'en déplaise à la noble ville dont tout à l'heure vous nous parliez en fils reconnaissant, elle n'est pas votre vraie patrie. Pour respirer à l'aise et pour chanter en liberté, il vous faut plus d'espace. Votre cœur de poète habite incessamment ces remparts de granit et de neige dont vous voyez, du bord de votre Rhône, briller au loin les cimes étincelantes. Là se découvre à vos regards l'œuvre du Créateur dans son immensité. Vous aimez cette chaîne des Alpes, ce silencieux désert; vous l'aimez, non par misanthropie, mais plus vous êtes loin des hommes, plus près vous vous croyez de Dieu. Vous montez aux derniers sommets; c'est là que se plaît votre muse, elle est là dans son vrai royaume; ce qui n'empêche pas qu'au besoin elle sait descendre vers la plaine, s'arrêter devant la plus modeste fleur, écouter les plus légers murmures, les plus douces chansons des oiseaux, des feuilles ou du vent, sentir, en un mot, la nature et bénir son auteur, dans ses plus délicates merveilles comme dans ses gigantesques créations.

« S'il me fallait, d'un mot, indiquer ce qui vous distingue de vos frères en poésie, je dirais que vous portez dans l'idylle le souffle et la grandeur épiques. Vous n'en excluez par la grâce et la fraîcheur; c'est bien encore l'idylle, mais il s'y mêle un sens profond, je ne sais quelle gravité qui semble appartenir au lyrisme des premiers âges. L'esprit des psaumes est dans vos pastorales; de vos concerts champêtres sortent des hymnes et des prières, et ce mélange de mélodies contraires, de modes opposés de lydien et de dorique, s'accomplit avec vous sans efforts ni système. C'est votre instinct que ces hardis contrastes: le sentiment de la nature vous les suggère, vous ne les créez pas. Heureuse sauvegarde, car, il faut bien le reconnaître, cette source d'inspirations qu'on est convenu d'appeler le sentiment de la nature, et qui depuis un demi-siècle a fait jaillir, en ce pays, tant de beaux vers, tant d'admirables pages, souvent aussi répand des flots moins purs: le faux enthousiasme s'en échappe parfois dans des torrents de métaphores et de descriptions. Chez vous, rien de pareil, et quand il vous arrive d'être emporté plus loin ou plus haut que ne le souhaiterait une austère critique, amoureuse surtout d'ordre et de clarté, le goût du vrai vous ramène bientôt vers des régions sereines, où vous planez en plein soleil et d'une aile assurée.

Parlant de la vie agitée qu'a menée Musset et du rare bonheur qu'il a eu de ne pas voir sombrer son talent au milieu de ces écueils. M. Vitet termine par une excellente morale à l'adresse des auteurs qui risquent ainsi leur réputation, attirés, dit-il, par ce dangereux exemple.

« De tels exemples sont la pierre angulaire de ces superbes systèmes qui font aujourd'hui du poète un être à part, soumis à d'autres lois que le reste des hommes. Jadis ceux qui se croyaient né poètes se croyaient tenus aussi d'aider à la nature; ils travaillaient subordonnant à leurs rêves de gloire leurs plaisirs et leurs intérêts. Vieux moyen! méthode surannée! Aujourd'hui pour aller à la gloire on prend un meilleur chemin: on court le monde, on use de la vie, on se rassasie de plaisirs. C'est l'apprentissage obligé d'un poète de génie. D'une faveur sans exemple, on fait une loi nécessaire, ce que Dieu n'a daigné permettre qu'à force d'indulgence, on le réclame comme un droit.

« Chaque fois que j'entends ces blasphèmes, ma pensée, malgré moi, me transporte devant un monument qu'un pieux respect protège encore, j'espère! Ce n'est qu'une mesure, à la porte de Rouen, à l'entrée du valon de Bapaume: un modeste gazon, trois ou quatre pomriers séculaires en font tout l'ornement. C'est là que l'auteur de *Polyeucte* a mis au monde ses chefs-d'œuvre. Il ne se doutait guère, cet innocent génie, qu'il éteignait sa flamme, et qu'il compromettait sa gloire à végéter dans ce manoir obscur, content de son frugal repas, craignant Dieu, respectant le devoir et la règle, sans voyager autrement qu'en pensée, sans autres aventures que celles de ses héros, et ne se croyant pas le cœur vide, ne cherchant pas d'émotions loin de lui, lorsqu'il avait la joie de créer de beaux vers, et de sentir autour de soi sa femme et ses enfants.

« Pour vous, Monsieur, qui, dans votre retraite doublement abrité par la vie de famille, et par le calme de la province, avez bravé toute contagion et qui de loin, combattiez sans relâche ces malaisances théoriques, vous pourriez désormais les prendre corps à corps: vous nous apportez le concours de vos vaillantes convictions, et cette force toujours si rare d'un talent également généreux. Déjà vous avez fait entendre la vérité à la jeunesse. Vos vers trouveront de l'écho. Ne craignez pas de parler encore; tenez-lui ce langage à la fois sévère et fraternel. J'espère, comme vous, que ces jeunes courages ne sommeilleront pas toujours; on les croit morts, ils ne sont qu'endormis. Dites-leur d'admirer avec nous, c'est-à-dire par ses nobles côtés, le poète que nous avons perdu. Qu'ils tâchent de continuer, son œuvre, au lieu de la recommencer. Plus haut, leur dirai-je avec vous en empruntant vos poétiques paroles :

Plus haut, toujours plus haut, vers ces hauteurs sereines